

A close-up portrait of Georges Laraque, a Black man with long dreadlocks, smiling broadly. He is wearing a thin chain necklace. The background is dark and out of focus.

**GEORGES
LARAQUE**
La force d'y croire

Table des matières

INTRODUCTION.....	9
CHAPITRE 1	
Le « bon exemple »	11
CHAPITRE 2	
Le centurion au ceinturon... ..	17
CHAPITRE 3	
La décision d'une vie	25
CHAPITRE 4	
Du racisme au premier repêchage	37
CHAPITRE 5	
Merci aux bourreaux	49
CHAPITRE 6	
Dans la cour des grands... peut-être... ..	63
CHAPITRE 7	
De la peur au rêve... ..	73
CHAPITRE 8	
En 25 secondes, tout bascula	83
CHAPITRE 9	
Un joueur établi	99

CHAPITRE 10	
En route vers le lock-out... et la plus belle saison de ma vie	127
CHAPITRE 11	
Retour au jeu	141
CHAPITRE 12	
Du désert aux Penguins	155
CHAPITRE 13	
Je reviendrai à Montréal... ..	167
CHAPITRE 14	
Haïti, mon amour... ..	191
CHAPITRE 15	
Dans les souliers de l'autre... ..	205
CHAPITRE 16	
De l'argent et des affaires	215
CHAPITRE 17	
Le géant vert	225
CHAPITRE 18	
Les médias et moi	243
CHAPITRE 19	
Du patinage et d'autres passe-temps	251
CHAPITRE 20	
À vous deux... ..	263
ÉPILOGUE.....	275
REMERCIEMENTS	279
CRÉDITS PHOTOS.....	281

Introduction

Dès que j'ai lu l'autobiographie de Jackie Robinson, enfant, j'ai rêvé de raconter mon histoire. Quelques semaines avant mon trente-cinquième anniversaire, mon rêve est devenu réalité. J'espère que mon autobiographie sera une source d'inspiration pour un grand nombre d'entre vous, autant que le fut pour moi celle de Jackie, qui a changé ma vie.

Le « bon exemple »

Nègre. Cinq lettres, un mot.

Un mot qui résonna autour de moi durant toute mon enfance et toute mon adolescence.

Un mot que des voix crièrent, hurlèrent à mes oreilles. Même lorsqu'il était chuchoté, il ne manquait jamais de m'abasourdir, de créer un vacarme assourdissant au plus profond de mon être.

Toujours, ce mot était précédé d'une épithète. « Sale » revenait souvent. Parfois, il était accompagné d'un autre type de qualificatif, du genre « hostie de nègre ». Et puis, surtout, on ne le prononçait jamais dans son entièreté. Avec dédain, on le charcutait sans vergogne de sa dernière syllabe. Et je devenais le « nèg' »...

J'ai depuis compris toute la beauté et la grandeur intrinsèques de ce mot. Les textes de formidables écrivains et poètes, apôtres de la négritude, m'ont ouvert les yeux sur ce qui constituait l'essence des nègres. Des êtres exceptionnels qui refusèrent le destin inférieur dans lequel les avaient placés des siècles de colonialisme et d'esclavage.

Léopold Sédar Senghor, par exemple, premier président du Sénégal, de 1960 à 1980, écrivit, dans les années 1930, que « la Négritude, c'est l'ensemble des valeurs culturelles du monde noir,

telles qu'elles s'expriment dans la vie, les institutions et les œuvres des Noirs. Je dis que c'est là une réalité: un nœud de réalités». Ou encore le Martiniquais Aimé Césaire, qui inventa ce concept de la Négritude en 1935 dans un texte intitulé *Nègrerie*.

Et puis, il y eut les combats incessants menés par les Malcom X, Martin Luther King, Rosa Parks et des dizaines d'autres aux noms moins connus mais aux actions tout aussi fondamentales.

Grâce à eux, j'ai aujourd'hui la certitude que tous les hommes naissent égaux. Grâce à eux, j'ai aujourd'hui la certitude que les adjectifs dégradants ou les phrases racistes qui bourdonnèrent dans mon esprit tout au long des premières années de ma vie ne visaient qu'à souiller un terme par ailleurs éclatant de beauté et d'histoire.



Si Georges Laraque, l'adulte, a compris cela aujourd'hui, comment pouvait-il le concevoir autrefois, encore enfant? J'entendais alors si souvent le mot « nègre » que j'aurais pu finir par croire qu'il s'agissait de mon prénom. Pourtant, je n'ai jamais baissé les bras. Dès mon plus jeune âge, j'ai su qu'un jour je deviendrais un sportif professionnel. J'étais plus grand, plus fort et plus rapide que tous les enfants qui m'entouraient. J'ai essayé tous les sports, ou presque, et j'excellais dans tout. Du judo au football, du soccer au hockey; même l'athlétisme me souriait. La seule question qui se poserait finalement au bout de mon parcours formatif serait celle de la discipline que j'allais choisir.

Le soccer a toujours été mon sport préféré, et le football constituait un choix naturel pour mon gabarit. Pourtant, c'est au hockey que je me dévouais le plus ardemment, que je consacrais la plus grande part de mon temps. Je me souviens comme si c'était hier de ces aréna hostiles où parents, enfants, entraîneurs et arbitres me faisaient plus souvent qu'à leur tour sentir comme un chien dans un jeu de quilles, un rebut qui n'avait sa place qu'à l'extérieur de l'enceinte des patinoires, et encore...

Personne ne croyait en mon rêve d'atteindre un jour la Ligue nationale de hockey. Pas en raison d'une quelconque absence de talent, non, mais bien à cause de la couleur de ma peau, une couleur qui, manifestement, ne pouvait se concilier à la blancheur de la glace.

Comment cet enfant, puis cet adolescent que j'étais, constamment ostracisé, à qui l'on refusait certaines années la chance de jouer dans les ligues de hockey intercité, de bien meilleur calibre que celles baptisées « maison », comment a-t-il pu ne jamais baisser la tête, subir les critiques et le racisme sans jamais abandonner son but ?

Une personne insensible aurait peut-être pu franchir sans sourciller les obstacles qui se dressaient encore et encore sur ma route. Ce n'était assurément pas mon cas. Au contraire, ajouterais-je. Chaque attaque me blessait au plus profond de mon être. Mon orgueil me conduisait cependant à afficher une attitude de défi à l'égard du mal qui m'était fait. Personne ne devait savoir que cela m'affectait. Je gardais ma rage et ma tristesse en moi en tout temps, jusqu'au soir où, seul dans l'obscurité de ma chambre, je pleurais parfois toutes les larmes de mon corps.

Ce n'est cependant pas cet orgueil, ni la force de caractère naturelle qui m'animait, pas plus que l'éducation parentale sans pitié reçue à la maison qui bâtirent cette résistance aux obstacles qui ne devait jamais fléchir malgré la colère et l'exclusion. C'est plutôt un événement d'apparence anodine, du moins pour mon entourage, survenu alors que je n'avais encore que huit ans ; il transcenda ma haine et mon amertume pour les métamorphoser en une soif insatiable de réussite, en une volonté inaltérable d'atteindre mon but.

Un jour d'automne, en fin d'après-midi, je découvris, dans la petite bibliothèque de ma sœur, un livre de la collection « Un bon exemple » publiée par les éditions Grolier. Dans cette série, les auteurs présentaient aux enfants des hommes et des femmes qui non seulement avaient transformé leur discipline respective ou modifié le cours de l'histoire, mais aussi dont l'action avait eu des retombées sociales souvent spectaculaires. Le spectre des personnages couverts par cette collection était vaste – on pouvait aisément passer de Maurice Richard à Thomas Edison.

L'ouvrage qui retint mon attention et qui changea à tout jamais ma façon d'envisager la vie portait sur le célèbre joueur de baseball Jackie Robinson. Dans ce livre, on racontait en détail, dans un langage adapté aux enfants, le long chemin qui avait amené ce petit gars de Géorgie à devenir le premier joueur noir à œuvrer dans les ligues majeures.

Cela faisait 60 ans que les propriétaires de clubs interdisaient aux Noirs de jouer au baseball professionnellement. Et pourtant, dans un coin de l'Amérique où le racisme était un mode de vie, Robinson décida de foncer, de combattre les préjugés et de repousser ses limites pour devenir un meilleur joueur. Le 15 avril 1947, lorsqu'il fit son entrée dans le stade des Dodgers de Brooklyn avec son équipe, qui affrontait ce soir-là les Braves de Boston, il entra aussi dans l'histoire. Et aujourd'hui, qui peut sérieusement imaginer le baseball sans joueurs de couleur ?

Beaucoup voient dans cette première le début de ce que l'on appela la « Révolution des droits civiques » qui allait abolir, une dizaine d'années plus tard, toute forme légale de ségrégation aux États-Unis. Robinson fut non seulement l'un des meilleurs joueurs de baseball de tous les temps, nommé dans l'équipe du siècle en 1999, mais il s'engagea aussi socialement pour la cause des Noirs durant des années.

Lorsque j'ai refermé ce livre, je n'étais plus le même. Je n'avais que huit ans, mais j'avais un modèle, j'avais trouvé ma voie. Si je réussissais à réaliser mon rêve, alors, un jour peut-être pourrais-je moi aussi influencer positivement d'autres personnes, la société...

À compter de cette date, je me mis à implorer Dieu avant de dormir, lui demandant de continuer à me donner la force d'atteindre mon but. Il fallait que je parvienne à la Ligue nationale parce que je sentais que j'avais un rôle à jouer. Et je lui faisais chaque soir la même promesse : je serais un exemple et je mettrai toutes mes énergies à servir des causes justes.



Lorsque j'ai atteint l'âge de 17 ans, il était devenu évident que je deviendrais un joueur professionnel. Mais je devais encore faire un dernier choix. Serait-ce le football ou le hockey?

Danny Maciocia, qui entraînait alors les Cougars de Saint-Léonard, l'équipe pour laquelle je jouais, m'a dit la chose suivante : « Georges, tu n'iras nulle part dans l'univers du hockey. Reste plutôt avec moi dans le football. Ton futur est là et il va être grandiose. Tu vas aller très loin. »

Je l'ai regardé en souriant et lui ai répondu : « Je suis désolé, Danny, mais je continue avec le hockey. C'est là que j'ai un rôle à jouer. Au football, des Noirs, il y en a plein. Si je réussis, je serai un Noir de plus. Au hockey, c'est différent. Si je parviens à atteindre la Ligue nationale et à y rester, j'aurai accompli quelque chose qui ne s'est jamais vu. »

Quelques années plus tard, alors que Danny était entraîneur des Eskimos d'Edmonton et que je jouais avec les Oilers, je suis allé le voir au stade de football. Dès qu'il m'a aperçu, il m'a souri et m'a dit : « T'as réussi, tête dure. » Envers et contre tous, j'avais réussi. Ma vraie mission débutait.

Le centurion au ceinturon...

Revenons à Jackie Robinson. Je tiens à préciser d'emblée que j'ai toujours détesté le baseball. Cela peut sembler paradoxal, c'est vrai, de choisir pour modèle un athlète qui a excellé dans un sport que je ne prise absolument pas, mais j'ai toujours séparé l'athlète et l'homme, et ce, non seulement dans le cas de Robinson, mais chez tous les athlètes. Vous constaterez d'ailleurs, au fil des pages de ce livre, que j'ai également cherché à ce que le public sache faire la distinction entre l'image projetée par le joueur de hockey et l'homme que je suis fondamentalement.

Loin de moi, bien sûr, l'idée de nier le talent exceptionnel du sportif Jackie Robinson. Mais au-delà de ses prouesses sur les terrains de baseball, c'est davantage la personnalité et la détermination de l'homme qui m'ont guidé tout au long de mes jeunes années. Quant à mon aversion pour le baseball, elle se résume à deux raisons, l'une proprement personnelle et l'autre liée au sport lui-même.

Enfant, j'ai tout essayé en matière de disciplines sportives. D'abord parce que j'adorais ça, mais aussi parce que mon père me poussait sans cesse à en faire davantage. Tout naturellement, donc, j'ai tenté de jouer au baseball pour me rendre compte que c'était sans doute le seul sport dans lequel j'étais franchement mauvais. Je lançais et attrapais de la même main. Chaque fois qu'une balle atterrissait dans mon

gant, je devais la prendre de mon autre main, retirer l'accessoire, le jeter par terre, reprendre à nouveau la balle de ma bonne main pour ensuite pouvoir la lancer vers l'objectif visé – pas vraiment efficace comme technique, c'est le moins que l'on puisse dire.

L'autre facteur qui a nourri mes préjugés face au baseball vient de l'observation que j'en fais. La moitié des joueurs ont l'air de lutteurs sumo, ils mangent ou chiquent durant tout le match et passent davantage de temps à se jouer dans le nez qu'à courir. Frapper une balle rapide qui fonce vers vous à 150 kilomètres à l'heure est sans aucun doute l'une des tâches les plus difficiles à accomplir dans le monde du sport, c'est vrai, mais lorsque David Wells a lancé son match parfait pour les Blue Jays de Toronto contre les Twins du Minnesota, le 17 mai 1998, il se relevait d'une beuverie mémorable, et cela ne m'incite pas à prendre le baseball vraiment au sérieux. Ce n'est pas moi qui le dis, il l'a écrit lui-même dans son autobiographie. Et quelle bedaine, mes aïeux !

Ce dernier commentaire en fera peut-être sursauter plusieurs... Rassurez-vous, je n'ai aucun préjugé envers les personnes en surpoids. Je dis seulement qu'un homme avec la stature de David Wells n'aurait pu jouer dans aucune autre ligue professionnelle, quelle qu'elle soit.

Puisque l'on parle de bedaine, je dois confesser que j'ai entretenu durant plusieurs années des opinions très négatives à l'endroit des personnes obèses. Ne m'en voulez pas, j'étais très jeune et j'avais tendance à prendre pour argent comptant tout ce que mon père disait. À ses yeux, avoir un enfant de forte taille ou simplement un tantinet rondouillard était synonyme d'échec parental. Pour lui, seule une mauvaise éducation pouvait mener un enfant à prendre du poids. C'est d'ailleurs pourquoi, même si les études représentaient la priorité numéro un lorsqu'il s'agissait de notre apprentissage de la vie, il nous incitait, ma sœur, mon frère et moi, à pratiquer toutes sortes de sports. Le verbe « inciter » fait cependant ici figure d'euphémisme puisqu'il s'agissait davantage d'une obligation. C'était, de toute façon, la seule manière d'être de mon père, qui régnait sur ses enfants comme un caporal sur son régiment.

Les premiers souvenirs qui me reviennent de lui vont en ce sens, et encore aujourd'hui, l'homme n'a pas changé, autocratique jusqu'au bout des ongles. Il n'y avait aucune place pour l'argumentation ou la discussion entre mon père et ses enfants. Il fallait obéir sans rechigner, sans même esquisser ne serait-ce qu'une petite moue de désapprobation. À la moindre incartade de notre part, aussi minime fût-elle, nous devions subir son châtement. Le terme peut sembler fort, mais je ne le crois nullement exagéré. À moins que 50 coups de ceinturon sur les mains ne vous semblent être une punition légère et appropriée pour des enfants en bas âge !

Ce comportement, qui paraît tout droit sorti d'une autre époque, persista pourtant durant les années 1980 et 1990 ; je suis né le 7 décembre 1976 à Montréal, ma sœur Daphney, le 17 mai 1978 à Brossard, et mon frère Jules Edy, le 23 août 1980 à Sept-Îles. Mon père ne connaissait pas d'autres méthodes. Il ne faisait que reproduire ce qu'il avait lui-même connu, des années plus tôt, en Haïti.

Élevé à la dure dans sa propre famille, vivant dans l'environnement hostile du régime Duvalier, il a su très tôt qu'il ne pourrait compter que sur lui-même s'il voulait un jour vivre autre chose que la peur omniprésente. En sont issues une fierté démesurée, une volonté de tout contrôler sans partage ainsi qu'une tête aussi dure que le roc. Même si je ne lui en ai jamais parlé, je suis convaincu que ce qu'il exigeait de ses enfants, il se l'était imposé tout autant. Nous n'avions jamais droit à l'erreur, simplement parce qu'il était persuadé de ne jamais en commettre lui-même.

Parti d'Haïti alors qu'il avait à peine 20 ans, mon père s'est établi loin des siens, à Montréal, une métropole moderne au climat froid. Fréquentant les banques alimentaires pour parvenir à se nourrir convenablement, ce colosse de 1,80 m et de 90 kilos est tout de même parvenu à obtenir un diplôme d'ingénieur mécanique de l'École Polytechnique, ainsi qu'un baccalauréat en architecture de l'Université de Montréal.

Malgré les déboires financiers et la douleur de l'exil, l'humiliation et le racisme, il a réussi à fonder une famille et à nous offrir

tout ce dont il avait manqué étant jeune. Convaincu que c'est la méthode dure qui lui avait permis de s'en sortir, il ne pouvait envisager l'éducation de ses enfants autrement que par l'usage du ceinturon, seul susceptible de nous garder dans le droit chemin.

Sans vouloir l'excuser, je dois dire que beaucoup d'autres enfants issus de l'immigration étaient et sont encore élevés de la sorte. J'ai dans mon entourage des amis ou des connaissances dont les parents sont nés au Maghreb, au Moyen-Orient ou, bien sûr, en Haïti, et qui ont été élevés au Québec. Chaque fois que nous abordons des sujets en relation avec notre enfance et avec la façon dont nous avons été élevés, les similitudes sont absolument frappantes.

Les Québécois de souche sont beaucoup plus tendres et moins sévères avec leurs enfants que la plupart des parents nouvellement immigrés, et je comprends parfaitement leur indignation face à des méthodes comme celles employées par mon père. Mes deux enfants, mes jumeaux adorés, ne connaîtront jamais le supplice du ceinturon. Je sais qu'il existe de bien meilleures façons d'élever un enfant que de lui donner 50 coups de ceinturon sur les mains chaque fois que son attitude est inappropriée.

Cela dit, et toujours sans vouloir minimiser l'impact de certaines pratiques violentes envers les enfants, il n'est pas toujours facile ni même possible pour un parent récemment immigré d'apprendre ou même de comprendre ce que les mœurs de la société d'accueil jugent convenable ou acceptable. Pas seulement en ce qui concerne l'éducation des enfants, d'ailleurs. Dans tous les autres domaines de la vie en société, les immigrants sont souvent laissés dans la pénombre. Je ne suis pas ici pour déterminer les causes de cet état de fait, mais il est évident qu'une certaine forme de multiculturalisme en vigueur au Québec comme dans le reste du Canada confine ces immigrants à la ghettoïsation et donc à l'impossibilité d'une réelle intégration aux us et coutumes privilégiés par la majorité, du moins pour ceux de la première génération.

J'en veux pour preuve le fait que mon père nous battait même lorsque nous avions des amis à la maison. Je ne pourrai jamais

oublier ce jour où, alors que j'étais au sous-sol de la maison familiale à Sorel-Tracy avec une vingtaine de copains « de souche », nous avons entendu mon frère se faire tabasser par mon père à l'étage supérieur. Ses hurlements et ses pleurs déchiraient le cœur et avivaient l'incompréhension et peut-être même une certaine forme de racisme chez certains des jeunes présents. « T'as vu, les neg', comment y sont ? *Fuck, man, c't'un freak ce gars-là !* »

Pire encore, je pouvais lire la peur dans les yeux de mes copains. Moi, si populaire grâce à ma jovialité et à mon sens de l'humour, je sentais la honte m'envahir. J'avais réussi à me constituer une personnalité, dès la préadolescence, qui me permettait de vaincre les barrières de l'isolement dans lesquelles m'enfermait ma couleur, et voilà qu'il venait tout gâcher par son barbarisme. Je détestais mon père. Je le haïssais bien davantage pour les affronts qu'il nous faisait subir « devant public » que pour les sévices qu'il nous infligeait personnellement. Mais bon, il ne commettait aucune faute, jamais, comment pouvait-il nous en laisser passer ? Et puis, quoi de mieux que 50 coups de ceinturon pour remettre un enfant sur la bonne voie !

Nous avons tous goûté à la médecine radicale de mon père, ma sœur, mon frère et moi, mais je disposais de quelques avantages, si je peux m'exprimer ainsi, qui faisaient que j'y avais droit un peu plus souvent que les autres. Non seulement j'étais hyperactif, mais j'avais aussi le grand tort de réussir dans tout ce que j'entreprenais, d'être l'aîné, d'être le plus grand, le plus fort, le plus rapide dans tout. J'étais celui qui ne pouvait pas faire le moindre faux pas, celui qui ne pouvait pas vivre l'échec. J'étais celui qui se devait d'incarner la fierté du père, celle de l'exilé qui a su maîtriser son destin pour se réaliser loin de sa terre natale.

Qui plus est, mon hyperactivité me conduisait à faire des gestes que mon père jugeait répréhensibles. À la maison, par exemple, nous n'avions que des jouets éducatifs comme des casse-tête, des blocs Lego et autres joujoux à saveur créative. Mon père était absolument contre toute forme de jeux qu'il jugeait passifs. Pas question d'avoir une télévision ou une console de jeux vidéo, il fallait que nous nous adonnions à un sport, qu'il soit physique ou cérébral.

GEORGES LARAQUE

La force d'y croire

Tout au long de sa carrière au sein de la Ligue nationale de hockey, **Georges Laraque** a démontré plus d'une fois que la passion et la détermination peuvent mener loin! Pour lui, tout rêve est réalisable lorsqu'on a la force d'y croire. Il livre ici une autobiographie à son image : franche et directe. **Le racisme, la violence, la religion, la famille, la politique... Aucun sujet n'y est tabou.** L'athlète raconte comment il est parvenu à se frayer un chemin dans un monde où les préjugés et la discrimination faisaient loi. Se tournant maintenant vers l'avenir, l'ancien hockeyeur dévoile tout de ses convictions profondes, de sa découverte du végétalisme, de ses nombreux projets humanitaires, de ses prises de position écologiques... **Au-delà du physique imposant de l'homme fort, découvrez un intellectuel sensible et engagé, guidé par des valeurs inébranlables.**

GEORGES LARAQUE a joué dans la LNH durant 13 saisons, dont deux avec les Canadiens de Montréal, et a remporté plusieurs trophées au cours de sa carrière. Aujourd'hui retraité du circuit professionnel, il est très actif dans les médias. Leader adjoint du Parti vert du Canada, il s'investit également dans diverses causes humanitaires.

